

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 16/3 (1989)

DOI: 10.11588/fr.1989.3.53759

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Ernst NOLTE, *Der europäische Bürgerkrieg 1917-1945. Nationalsozialismus und Bolschewismus*, Frankfurt/Main-Berlin (Propyläen Verlag) 1987, V-616 p.

Ernst Nolte est connu des historiens français depuis la parution en traduction de ce que beaucoup considèrent comme son maître-ouvrage, *Le fascisme dans son époque* (Julliard, 1970). En Allemagne, son nom est venu au premier plan de l'actualité à l'occasion de la fameuse «querelle des historiens», quand le professeur de l'Université de Berlin s'est trouvé pris à partie pour avoir soutenu que Auschwitz était une réponse, exagérée et extrême, à la terreur bolchevique. Un point de vue qui réapparaît dans le présent ouvrage, la perspective étant élargie à l'ensemble des rapports entre nazisme et communisme. Il est douteux que les critiques de Nolte s'en trouveront désarmés; bien au contraire, le débat risque de se poursuivre avec autant de passion et de virulence qu'auparavant. Il y a, de fait, chez ce philosophe-historien un mélange de vues pénétrantes et d'interprétations contestables, de passion morale et de jugement provocateur qui peuvent aisément susciter la polémique, même en laissant de côté les implications politiques de son approche.

Pour l'essentiel, l'ouvrage retrace l'histoire des partis puis des régimes communiste et nazi, en suivant les étapes de leur développement et en s'efforçant de cerner leurs relations. Perspective à la fois légitime et enrichissante; on mutilerait ces phénomènes à les considérer isolément, en soulignant de façon absolue l'opposition des idéologies et des projets et en ignorant la trame de leurs influences et conditionnements mutuels. L'auteur fait preuve tout au long du livre de perceptivité et d'originalité, et beaucoup de ce qu'il écrit sur le rôle du bolchevisme dans la naissance et le développement du nazisme est pertinent, dans tous les cas stimulant. Il en va de même pour ce qu'il dit des similarités et des différences entre les deux régimes; on lira avec profit le chapitre consacré à la comparaison de leurs structures, tout comme la partie où il montre l'évolution de sens inverse que les deux pouvoirs connaissent vers la fin de la guerre.

Dans tout cela, il n'y a guère de nouveauté documentaire. La minceur des informations disponibles sur l'histoire du régime soviétique constitue, il est vrai, un obstacle redoutable; et les quelques textes que l'auteur cite à l'appui de sa thèse d'une volonté exterminatrice des bolcheviques ont le défaut d'être produits sans évaluation de leur poids au sein du corpus global. Plus que d'une étude fondée sur de nouvelles sources, il s'agit donc d'un ouvrage cherchant à faire du neuf par la mise en valeur d'une nouvelle perspective interprétative. Or voilà bien ce qui fait problème, dans toute la mesure où Nolte ne se contente pas de montrer l'influence qu'a exercée, entre autres facteurs, le bolchevisme sur le nazisme, mais tient à affirmer la réalité d'une dépendance univoque: le nazisme serait la réponse à un bolchevisme à la fois terrifiant et exemplaire («Schreckbild und Vorbild»).

Selon Nolte, le centre de gravité historique du nazisme ne résiderait pas dans des inclinations criminelles, ni dans des obsessions antisémites, mais dans son rapport au communisme (p. 15). Au centre de l'idéologie de Hitler, au ressort de toute son action se trouverait un anticommunisme fait de peur et de haine, et c'est ce qui justifierait la notion de «guerre civile européenne». Pour reprendre une comparaison de l'auteur, le communisme et le nazisme seraient dans le même rapport que la Réforme et la Contre-Réforme. Mais quel monde de références peuvent-ils bien avoir en commun? Si l'idée de la guerre civile internationale fait logiquement corps avec l'idéologie et l'identité communistes, elle apparaît fondamentalement étrangère à celles des nazis, pour qui l'Europe n'a jamais été qu'un terme de propagande et dont le seul objectif fut la domination de la race allemande, avec, pour conséquence, la mise sous tutelle, la réduction en esclavage, la mise à mort des autres peuples.

La thèse de Nolte n'est, en réalité, soutenable qu'en accentuant unilatéralement certains aspects de la réalité historique et en sollicitant tous les arguments qui peuvent servir la démonstration. Ainsi la motivation sociale qui impulserait le nazisme et en ferait une réaction au bolchevisme est-elle démesurément soulignée: Hitler serait un «bourgeois européen»

(p. 152), le représentant d'une «intelligentsia nationale» qui se serait sentie menacée de la même extermination que son équivalent en Russie (p. 178). La dimension universaliste incontestablement présente dans l'idéologie nazie, notamment par le biais de l'antisémitisme, est également grossie, tout comme, d'un autre côté, est attribuée aux communistes, outre un antisémitisme honteux (p. 142, p. 182), une volonté d'extermination radicale: la décision de collectiviser l'agriculture, par exemple, devrait être attribuée autant à la volonté du parti d'exterminer une classe considérée comme une ennemie irréductible qu'au dessein d'industrialiser le pays (p. 142).

En liant de façon aussi univoque le nazisme au communisme, Nolte sous-estime des aspects essentiels du phénomène nazi, à commencer par ses racines austro-allemandes et sa force d'impulsion hypernationaliste. Sans doute a-t-il raison d'écrire que, des pangermanistes à Hitler, quelque chose a changé dans l'urgence du ton comme dans la virulence des propos. Il reste que, pour l'essentiel, Hitler reproduit des idéologèmes datant d'avant 1914 et que le neuf chez lui tient bien moins au choc de 1917 qu'à celui de 1918: ce n'est pas le bourgeois menacé qui en lui réagit, mais l'hypernationaliste traumatisé par une défaite imputée à la trahison de l'arrière. En outre, à braquer le regard sur le bolchevisme, on fait bien peu de cas de la dimension anti-occidentale du nazisme. La dénonciation de Versailles et de la finance internationale reflétait pourtant une hostilité profondément ressentie envers une civilisation occidentale qui paraissait vouée à une américanisation méprisée.

Au fond de tout, peut-on vraiment accorder à l'anticommunisme une place centrale dans la vision de Hitler? Le communisme est bien plutôt perçu par lui comme l'un des symptômes d'une décadence globale qui a pris son essor dès le siècle précédent. Le marxisme comme le capitalisme sont enfants du libéralisme et il ne suffira pas d'extirper le premier pour en être quitte avec la décadence de la nation. On rappellera, d'autre part, que Hitler a toujours été persuadé de la faiblesse intrinsèque du régime communiste. De l'époque où il écrivait «Mein Kampf» au 22 juin 1941, d'innombrables propos attestent qu'il n'y voyait de loin pas une menace d'anéantissement qu'il fallait à tout prix prévenir.

Le corollaire de cette promotion de l'anticommunisme opérée par Nolte, c'est la dépréciation de l'antisémitisme comme foyer organisateur de l'idéologie hitlérienne. L'antisémitisme aurait été une clé interprétative donnant à ce qui était fondamentalement réaction sociale la formule nécessaire à la constitution d'une contre-idéologie aussi universelle que le marxisme (p. 120). Il est difficile de reconnaître dans un antisémitisme pareillement fonctionnalisé le pilier porteur de la vision raciste du monde qui amenait Hitler à faire équivaloir décadence nationale et dégénérescence raciale et à identifier dans le juif le bénéficiaire de cette situation et l'agent des dissociations subséquentes.

Le génocide est à l'évidence le point d'aboutissement de toute la démonstration. Nolte reconnaît la singularité de Auschwitz, et même le degré supérieur de barbarie du nazisme, quoique cela soit fait d'une façon qui mériterait une analyse détaillée (voir sa définition du génocide p. 499 et s.). Mais ce qui devient du coup peu compréhensible, c'est pourquoi la réaction au communisme, à l'ennemi-modèle, devait prendre une forme aussi démesurée. La réponse de l'auteur est bien insuffisante, puisqu'elle est de l'ordre de la pétition de principe: il appartiendrait à la nature de toute idéologie, et en particulier des contre-idéologies, d'exagérer et de magnifier («Überschiessen»). C'est une impasse qu'on évite à coup sûr lorsqu'on reconnaît la centralité du racisme, et notamment de l'antisémitisme, chez Hitler et la puissance d'un courant idéologique qui précède de loin 1917 et que le défi communiste n'a fait, tout au plus, que stimuler.

Philippe BURRIN, Genève